



## Portrait de femme

*Catherine Rossi*

Ghaïta est habile de ses mains et excelle dans les tatouages. Elle a pris place au milieu des femmes qui font le henné devant l'entrée du jardin des Oudayas dès l'âge de sept ans. Maintenant, elle en a plus de douze, un visage fin au teint clair, un foulard noué dans des cheveux moussus et des yeux vert amande qui dévisagent les passants non sans effronterie. Les femmes sont là chaque jour, des très jeunes, des plus âgées, plus nombreuses en fin de semaine, accroupies sous les palmiers, assises sur les murets qui longent la montée vers Bâb El Kbir. La seringue à la main, elles interpellent les passantes en riant, proposent de tatouer les fines résilles sombres, symboles de fête, promesses de bonheurs inconnus et de mariages heureux. Dès le milieu de la matinée, le grand escalier qui mène à l'entrée de la casbah est inondé de soleil, offrant à mi-côte une ouverture rafraîchissante sur le jardin des Oudayas.

## À TIRE D'ELLES

Ghaïta aime ce métier et plus que tout l'odeur du henné lorsqu'on le mélange pour préparer la pâte verdâtre ou noire ; elle n'oublie jamais d'ajouter à la mixture une goutte d'essence de musc. Elle préfère le henné noir, bien qu'il soit plus cher et difficile à trouver, mais ses dessins « rendent mieux », dit-elle, convenant aussi bien aux brunes qu'aux étrangères blondes à la peau claire.

Elle a fait ses premiers essais sur sa main gauche et sur ses pieds. Au début, Fatima, sa mère, ne regardait pas d'un très bon œil les activités de sa fille, même si elle rapportait tous les soirs une poignée de dirhams qui se mit vite à gonfler. Elle la soupçonna même de se livrer à d'autres trafics peu recommandables. L'entrée du jardin est placée sous l'autorité de Momo, un garçon agité et fort en gueule qui fait la loi devant la casbah. Surnommé « le caïd des Oudayas », aucun vendeur ne peut s'installer sans son autorisation. Momo fixe les prix de vente, prélève un pourcentage en fin de journée ainsi qu'une part du stock en nature. Il entrepose dans une vieille armoire en bois, cachée sous une voûte des remparts, une importante provision de nougats, pistaches et cigarettes de toutes marques qu'il redistribue au gré de ses humeurs changeantes avec une générosité d'autant plus grande qu'elle lui coûte peu.

Ghaïta a dû parlementer longtemps pour se faire accepter parmi les femmes et les vendeurs de la rampe de Bâb El Kbir. Sans la protection de Djina, ancienne danseuse dans les mariages, recyclée dans le henné depuis que sa taille et sa souplesse lui ont joué des tours, elle n'aurait jamais pu obtenir sa place. Djina s'est laissé séduire par le tatouage que lui a fait Ghaïta pour preuve de son savoir-faire : une figure de femme, stylisée, élégante aux grands yeux sombres et un peu

## PORTRAIT DE FEMME

tristes... Djina avait été surprise par le dessin, avait dit d'un air songeur qu'il lui rappelait quelque chose, un tableau, avait vite changé de sujet en faisant promettre à Ghâïta de ne jamais le reproduire sans son autorisation ; depuis, elle ne jurait plus que par Ghâïta, lui réservant la clientèle « sérieuse » et la préparation du henné pour les mariages.

L'avenir de la petite fut vite tracé. Djina se chargea de conclure les pourparlers avec Momo, négocia sans doute son propre pourcentage sur les recettes de la nouvelle recrue et Ghâïta a depuis sa place devant l'entrée du jardin, au pied des remparts. Pas la meilleure, mais pas la pire des places. Proche de Djina, à l'ombre un peu courte d'un des jeunes palmiers récemment plantés le long de l'escalier monumental de Bab El Kbir.

Depuis que sa fille s'est installée avec l'ancienne danseuse, Fatima ne lui fait plus de reproches et traite avec mépris les remarques désobligeantes de ses voisines : la petite travaille à la rampe avec Momo, certes, c'est indéniable, mais « c'est une artiste ! ». Cette réplique cinglante les laisse sans voix, elles échangent en silence des regards entendus, rajustent brusquement leur voile d'un geste nerveux pour rentrer promptement chez elles ; les portes claquent sur leur silence. Les femmes semblent savoir quelque chose, mais se taisent...

Ghâïta assista plusieurs fois à des scènes de ce genre, interrogea sa mère pour comprendre, mais Fatima changeait de conversation, l'envoyait dehors pour quelque course et s'enfermait à son tour dans sa cuisine. La petite fille se mit alors à répéter à qui voulait l'entendre qu'elle était artiste, ce qui suffisait en général pour qu'on la laisse en paix. Ce statut lui

## À TIRE D'ELLES

va bien finalement, mais elle désire chaque jour davantage en connaître l'origine. Elle finit par penser que seule Djina pourrait la renseigner. Sa réputation de femme émancipée, son passé riche en aventures et son goût pour raconter les histoires persuadèrent l'enfant qu'elle finirait par parler.

Seulement, la maîtresse femme ne se laisse pas facilement fléchir. Les premiers temps, elle lui a dit qu'elle avait été acceptée à la rampe parce qu'elle est artiste et qu'il n'était pas nécessaire qu'elle en sache davantage, sinon, elle serait renvoyée. Dans un sens, Ghaïta pensa que cela confirmait ce que disait sa mère et n'aurait pas cherché tellement plus loin si Djina n'avait ajouté la menace d'un renvoi, qui ne fit qu'exciter encore sa curiosité. Mais la femme refuse toujours obstinément de répondre aux questions de la fillette :

- Tu es artiste ! Dieu l'a voulu ainsi, tais-toi et travaille ! Les artistes travaillent beaucoup, tu sais, et parlent peu. Ils travaillent autant, voire plus que les autres !

- Mais comment travaillent les artistes ? Il faut me dire !

- Ils s'enferment dans une pièce avec leur matériel, réfléchissent beaucoup et ne veulent pas qu'on les dérange et ne posent jamais de questions. Ensuite, ils viennent avec des tableaux. Mais tu es vraiment une sotte ! Tu ne sais donc rien ! Elle t'apprend quoi ta mère ? et l'école ?

Sitôt que Ghaïta sent monter la colère de Djina, elle abandonne. La fausse naïveté peut passer mais jusqu'à un certain point ; au-delà, elle risque de la desservir. Il lui fallait donc changer de tactique. De plus, c'est surtout le passé qui l'intrigue ; elle est persuadée que l'origine de tous ces secrets remonte à plusieurs années, comme souvent à la casbah. Quand les femmes se taisent, c'est pour passer sous silen-

## PORTRAIT DE FEMME

ce une vieille histoire que tout le monde feint d'ignorer mais que personne n'oublie et qui continue à flotter dans les ruelles et les mémoires, source inépuisable de sous entendus, de murmures et de regards en coin.

De son côté, Djina, pour éluder les questions, fait maintenant semblant de ne pas saisir les allusions de Ghaita, mais elle est de plus en plus inquiète. La petite grandit et devient trop curieuse, que veut-elle savoir au juste ? se dit Djina. Elle est trop jeune encore, ne comprendrait pas et risquerait de bavarder à tort et à travers. Tout cela est si loin maintenant. De plus, Momo risque d'entendre.

Malgré l'écouteur qui lui crachote à plein volume du rap ou du raï dans l'oreille gauche, il écoute de l'oreille droite. Trahi par cette demi surdité, il pousse des coups de gueule tonitruants à l'entrée du jardin, qui confirment qu'il entend tout des conversations sur la petite place. Il a l'oreille. Djina esquive les questions par prudence alors que Ghaita désespère d'apprendre quoi que ce soit sur ce sujet tabou qui occupe toutes ses pensées. Pourquoi dire d'elle qu'elle est artiste ? D'où cela vient-il, alors que son père est savetier ! Et ce ne sont pas quelques tatouages qui suffisent à cette réputation.

Mais aujourd'hui, un évènement devait lui porter secours. L'après-midi, au plus fort de la chaleur, Djina réussit à intercepter deux touristes esseulées pour une séance de tatouage à l'ombre des remparts. Le choix du motif demeure problématique. Ghaita ne comprend pas comment peut rester en échec l'habileté légendaire de Djina à satisfaire la cliente et à deviner ses envies. La matrone vante la beauté des tatouages ethniques, l'élégance des signes berbères devant les deux touristes qui restent intraitables : elles veulent une figure, un portrait. Djina ne sait pas les faire et voit déjà s'envoler la

À TIRE D'ELLES

liasse de dirhams qu'elle espérait tant. Le prix qu'elle a annoncé est un peu élevé, mais la matinée a été mauvaise, les recettes insignifiantes ; quant aux touristes, fatigués par la chaleur, elles n'ont pas cherché à le discuter un seul instant : une aubaine. Elle appelle Ghaïta :

- Voilà l'artiste ! Elle est remarquable et fera ce que vous voudrez, venez vous asseoir à l'ombre. Elle ne travaille que le henné noir et c'est un peu plus cher, mais elle fait des chefs d'œuvre !

La fillette roule de grands yeux ronds devant un tel baratin, mais Djina lui pince violemment le bras en ajoutant :

- Fais le portrait que tu m'as fait l'autre jour, celui du grand peintre !

Ghaïta s'exécute, elle n'a pas le choix. Sans une hésitation, d'un trait juste et vif, le visage stylisé apparaît sous la seringue gorgée de henné noir. Les touristes sont ravies.

- Quel motif original ! Quelque chose d'un Matisse avec la finesse d'un Modigliani ! Une véritable artiste en effet !

Elles acquittent le prix convenu, ajoutent des dirhams pour le henné noir et même un peu plus. Ghaïta reste près de Djina pour sa part de recette. Enhardie par son succès, elle tente le tout pour le tout :

- Si tu veux, je peux t'apprendre le motif, c'est simple et je connais bien le modèle !

Elle sait que jamais Djina n'acceptera de représenter une figure humaine, très respectueuse depuis quelques années, des interdits coraniques. De plus, sa main devient mal assurée, les tracés en arabesques des motifs traditionnels lui demandent de plus en plus d'efforts. La proposition n'est donc pas dangereuse pour Ghaïta qui gardera l'exclusivité de son dessin. Djina réagit sans réfléchir :

PORTRAIT DE FEMME

- Et pour sûr que tu connais le modèle ! C'est ta mère ! Mais où est la toile à propos, tu l'as forcément vue : où ? Quand ? Explique-toi !

Ghaïta encaisse la révélation sans broncher, le souffle coupé. C'est donc bien sa mère sur la toile... Il faut maintenant en savoir plus sur l'artiste, l'autre, le vrai. Elle répond du tac au tac :

- C'est l'artiste qui me l'a donnée et qui m'a appris le dessin !

Djina se fâche tout rouge :

- Ne dis pas n'importe quoi ! On ne l'a jamais revu, il les a toutes bien eues, a promis de revenir pour leur montrer les dessins, faire une exposition dans la grande galerie du jardin mais il n'a pas tenu sa promesse, quant à ta pauvre mère..!

Djina n'a pas pu se retenir, laissant éclater sa colère devant tant de mensonges, elle n'a même pas eu le temps de se rendre compte que la petite la provoquait, prêchait le faux pour savoir le vrai. Ses paroles ont sifflé, crachées comme un venin, lourd de la rancune silencieuse de toutes les femmes dont elle se fait subitement l'interprète. A-t-elle eu seulement conscience de ce qu'elle disait ? De lui révéler sans ménagement ce que sa mère et toutes les autres femmes prennent tant de soins à lui cacher depuis toujours ? Ghaïta tremble sous la colère de la vieille femme, mais elle souhaite plus que tout connaître la suite, comprendre enfin l'histoire de sa mère et de l'artiste.

Elle a un peu honte parce qu'elle vient de mentir à deux reprises ; mais, contrairement à ce qu'on lui a toujours répété, les mensonges ont payé : Djina vient de lui confirmer que le portrait représente bien sa mère, que l'artiste a peint les autres femmes également, mais qu'il n'est jamais revenu, lais-

## À TIRE D'ELLES

sant derrière lui pas mal de rancœur et sans doute autre chose encore, qui concerne sa mère. Elle se retrouve brutalement mêlée à un passé qu'elle ignore et qui est en partie le sien. Elle a l'impression de foncer dans un trou noir. Tout cela à cause de la reproduction du dessin qu'elle a vu sur la toile... Parce qu'elle l'a bel et bien vue, la toile ! C'est la seule chose de vrai. Ghâïta est secouée : ces brusques révélations et la colère de Djina la clouent sur place. Pour rien au monde elle ne bougerait et reste silencieuse, les yeux baissés.

Djina se radoucit en voyant son air triste et une larme perler sur sa joue. Elle change de ton. Momo s'est levé, interrompu dans sa longue sieste par les éclats de voix de Djina. L'après-midi tire à sa fin, la femme s'installe paresseusement sur la montagne de coussins adossée aux remparts et raconte d'une voix douce, comme si elle donnait des conseils à sa jeune protégée.

Cette histoire, aucune femme de la casbah ne l'a oubliée. Elle remonte à plusieurs années, Fatima devait avoir seize ou dix-sept ans, elle était superbe, fine, élancée avec des yeux en amande. C'était sans conteste la plus belle fille des Oudayas. Un été, un Français est venu en vacances pour découvrir le Maroc, comme beaucoup d'autres, sac au dos. Mais du sien dépassaient des manches de pinceaux et de longues toiles blanches enroulées. Il était peintre. Peu de touristes faisaient alors le détour par Rabat, mais celui-ci était curieux et peu pressé. Un après-midi, il visita la casbah, le café maure et ses ruelles, le jardin et la petite galerie d'art.

Comment rencontra-t-il Fatima ? Sans doute à la tombée du jour sur le belvédère au pied de Dar El Baraka. Le peintre resta à Rabat pendant trois semaines et passa de longues heures dans le jardin des Oudayas, avec Fatima. A l'ombre

## PORTRAIT DE FEMME

des ghaïtas, ils discutaient sous l'œil discret de Malik, le chef jardinier, qui faisait semblant de rien ; excessivement silencieux, il ne dit jamais rien de ce qui se passe sous les ombra- ges, tenu depuis toujours par ce qu'il appelle « le secret pro- fessionnel ». Le soir, Fatima rentrait chez ses parents et le peintre dans la chambre qu'il avait fini par louer en ville puisque son séjour dans la capitale se révélait plus long que prévu.

En septembre, Fatima fut mariée par ses parents au vieux savetier de la casbah, veuf depuis plusieurs mois. Quand l'ar- tiste revint l'année suivante, il s'installa dans une petite mai- son de la rue M'Bazo, louée par le savetier ; Fatima entre- tenait la demeure et faisait les courses. Cette location d'été devait assurer les revenus du ménage pendant plusieurs mois et le savetier se montra très arrangeant. La situation était somme toute assez banale et nul n'y prêta attention dans la casbah. Les étrangers aimaient déjà l'endroit et les habitants étaient fiers de louer leurs maisons comme d'arrondir leurs revenus.

Tous les matins, le peintre installait son chevalet dans le jardin des Oudayas et à la tombée du jour, on le retrouvait au café maure devant un thé à la menthe. Mais dans la jour- née, nul ne le voyait ni dans les rues ni sur l'esplanade. Interrogée, Fatima répondait simplement qu'il travaillait ses toiles dans son « atelier ». Le savetier de mari la voyait assez peu et s'in- quiéta de ses horaires qui débordaient largement les accords initiaux. La jeune femme expliqua qu'il y avait beaucoup de travail parce que la peinture salissait tout et demanda à se faire aider occasionnellement par ses cousines et les autres femmes du quartier. Le loyer fut revu à la hausse et tout le monde acquiesça. Les femmes se rendaient une par une à la petite maison de la rue M'Bazo rebaptisée « l'atelier » pen- dant l'heure de la sieste, quand les hommes somnolaient ;

## À TIRE D'ELLES

elles rentraient promptement avant la dernière prière. Le peintre travailla beaucoup.

L'artiste fit le portrait de Fatima et se rendit vers la fin de son séjour chez le savetier pour le lui offrir en guise de remerciements. C'est là que les hommes s'en mêlèrent pour la perte de la pauvre Fatima. Le savetier en découvrant la toile entra dans une violente colère ; sa femme, qu'il contraignait à se voiler depuis le mariage, était sur la toile ! Les traits étaient épurés, stylisés par un dessin puissant et souple, rehaussés d'ocre veloutée, mais c'était bien elle et tout le monde la reconnaissait sans difficultés. Le mari furieux et insensible à la pureté de l'œuvre reconnut là la marque du démon, dans le cadeau de l'artiste, un blasphème et une injure à toute sa famille.

Les autres hommes étaient partagés : certains souriaient du sort du pauvre homme qui s'était bien fait berner, d'autres affirmaient qu'il avait été imprudent, plus soucieux de son porte-monnaie que de l'honneur de sa maison ; quelques uns, amusés par la fureur du mari, allèrent jusqu'à suggérer la plus extrême sévérité pour sauver l'honneur de toutes les femmes des Oudayas, taché à jamais par le portrait de l'une d'entre elles. Pour le savetier, la répudiation et le bannissement de la casbah s'imposèrent comme la seule solution susceptible de laver le déshonneur collectif et de sauver son fonds de commerce. Bien sûr, personne ne souffla mot des après-midi dans l'atelier de la rue M'Bazo, même s'il planait comme un doute et de lourds soupçons sur les réelles occupations des femmes pendant le séjour du peintre.

En attendant, les hommes décidèrent que toutes les femmes devaient rester dans les maisons et ne jamais plus parler aux roumis. Aucune ne protesta. Pendant quelque temps, elles désertèrent les rues de la casbah, envoyaient les enfants

## PORTRAIT DE FEMME

faire cuire le pain et rapporter la menthe fraîche. Nombreuses étaient celles qui avaient fréquenté l'atelier d'été de la rue M'Bazo et qui tremblaient de connaître le sort de Fatima...

L'artiste ne savait rien de tout cela quand il laissa la toile dans l'atelier du savetier ; il partit le lendemain matin, non sans avoir revu Fatima, venue en cachette par la terrasse de sa cousine, son beau visage inondé de larmes.

Quant à la toile, si Akli n'avait pas été là, elle aurait été lacérée et brûlée. Mais celui-ci, passé maître en trafics de toutes sortes, revint le lendemain quand le mari fut seul et développa des arguments particulièrement convaincants : les « gaouris »<sup>1</sup> appréciaient beaucoup ce genre de représentation et on pouvait en ville revendre le tableau à bon prix ; il se chargerait de la transaction pour éviter toute démarche désobligeante au mari bafoué. Le tableau partirait en Amérique, disparaîtrait à jamais des Oudayas et le savetier serait riche. Et la toile partit sous le bras d'Akli. Il prétendit ensuite l'avoir mise en dépôt et attendre qu'elle trouve preneur pour en réaliser la vente et rapporter les dirhams.

A l'automne, Fatima était enceinte et ne fut pas répudiée. Une petite fille vit le jour au printemps suivant, lorsque les ghaïtas du jardin des Oudayas furent en fleurs. Dans l'indifférence totale, Fatima lui donna le nom de la fleur. Mais à la naissance, le bébé portait sur le visage une marque rouge qui s'allongeait entre les sourcils pour prendre la forme d'une petite main, plus foncée que la peau. Comme une main de Fatma tatouée sur le front de l'enfant, l'empreinte semblait désigner la faute, la marque indélébile du mauvais sort jeté par les esprits vengeurs.

---

<sup>1</sup> Terme assez péjoratif désignant les occidentaux chrétiens.

## À TIRE D'ELLES

Seule la mère de l'enfant y voyait une marque du bonheur, un signe du passé autant qu'un message pour l'avenir de la petite qui ne la trompaient pas. Pour leur part, l'accoucheuse et les femmes présentes autour du berceau lisaient sur le front de l'enfant la vengeance de Dieu, le rappel de la faute commise par Fatima, celle d'avoir ôté son voile pour confier son visage aux pinceaux de l'artiste. La main sur le front de l'enfant, n'était-ce pas celle du peintre caressant la mère ?

Djina marque une pause. Ghâïta se rappelle avoir longtemps porté un bandeau que sa mère drapait autour de sa tête, au ras des sourcils, comme les portaient les pirates. Elle garde un foulard noué, par habitude. Puis la tache s'évanouit peu à peu, pour n'apparaître que sous l'effet des larmes ou de la colère. La fillette apprit ainsi à maîtriser ses émotions afin de ne pas faire surgir « la petite main de la colère », comme disait sa mère. A cet instant, elle en a particulièrement besoin. Djina poursuit son récit, le soir est tombé, elles sont maintenant seules devant les remparts, contre le mur encore chaud.

- Mais je ne comprends toujours pas ! Où est la toile ?  
Tu peux me le dire ?

- Ghâïta répondit :

- C'est Momo qui me l'a donnée, il l'avait cachée dans ses affaires.

Très tôt attiré par le trabendo, Momo avait fait ses classes dans la médina et fréquenta quelque temps assidûment la boutique de « l'Antiquaire », vaste capharnaüm à côté du bureau de poste et du loueur de tapis, dans lequel le patron tenait un commerce relativement lucratif de fausses vieilleries. Avant de devenir le « caïd de la casbah » et de s'installer à son propre compte, Momo s'était fait la main dans la

## PORTRAIT DE FEMME

fabrication « d'authentiques anciennes » planches coraniques, polissant des heures entières le bois de cèdre pour lui donner l'apparente usure de plusieurs années d'apprentissage de l'écriture.

Il calligraphiait nerveusement sourates après sourates, ratulait, effaçait, grattait au racloir et recommençait jusqu'à la patine voulue. Le garçon vivait alors de son art, ressentait les efforts de l'élève, donnait à chacun un style et corrigeait ses propres fautes avec nervosité. Le travail était bien payé et l'antiquaire satisfait.

Un jour, Momo exhuma sous une pile de tapis de prière poussiéreux, un cadre un peu disloqué. En le dégageant, il découvrit un portrait de femme et au premier coup d'œil, il reconnut celui de Fatima réalisé quelques années plus tôt par le peintre français. Des rumeurs couraient encore de temps à autre dans la casbah sur la scandaleuse résidence du peintre, des années auparavant. Il attendit que le patron s'absente pour découper la toile au couteau et la rouler sous son t-shirt.

Il abandonna la calligraphie et les planches coraniques dès le lendemain, persuadé d'avoir découvert la poule aux œufs d'or. Il tenta plusieurs copies, mais le résultat n'était pas fameux : le portrait est un art difficile qu'il maîtrisait mal. La toile est ainsi revenue à la casbah, roulée au fond de la cache de Momo, entre les cartouches de cigarettes de contrebande et les sachets de pistaches salées, dans la vieille armoire adossée aux remparts.

Djina écoute le récit de Ghaïta, mais certains détails lui manquent encore :

- Mais pourquoi te l'a-t-il donnée ? Le connaissant, il aurait dû la vendre ! Tu ne la lui aurais pas fauchée par hasard ?

À TIRE D'ELLES

Djina se rappelle que dernièrement, la gamine traîne souvent sous la porte cochère où Momo cache ses trésors de guerre ; Djina doit sans cesse la rappeler à l'ordre.

- Non, je ne l'ai pas volée ! Il ne me l'a pas donnée non plus. C'est plus compliqué, je ne peux pas t'expliquer. J'ai promis.

- Mais tu as promis quoi ? À qui ? C'est quoi tous ces mystères ?

Ghaïta n'a aucune envie de s'exposer encore aux remontrances de la tatoueuse de henné. Djina n'est pas sa mère, elle n'a aucune leçon à recevoir d'elle en dehors du travail et nulle envie de lui raconter dans le détail ce qu'elle a négocié avec Momo. Sous ses airs de caïd, le garçon cache un cœur en or et il a pris Ghaïta en affection. Il a vite saisi que cette gamine n'est pas comme les autres, qu'elle a quelque chose qui lui donne une présence particulière, qui attire.

Il reconnaît en elle cette pointe de détresse cachée qui force au courage, à transgresser les règles, à provoquer le destin. Il sait que les habitants de la casbah la traitent bizarrement, qu'ils savent ce qu'elle ignore et qu'ils s'en serviront tôt ou tard pour lui faire sentir qu'elle n'est pas comme eux. Il sait aussi qu'avec un peu de chance, elle s'en sortira bien, mais qu'il suffirait de peu pour qu'ils la rejettent. Il l'a prise sur la rampe pour toutes ces raisons et aussi parce qu'il pense qu'elle peut lui être utile. Sa première idée fut de lui montrer la toile et de lui demander d'apprendre à reproduire le dessin, de la pousser à réussir là où il a échoué. Ensuite, il lui fit d'autres promesses, il lui montrerait d'autres toiles, lui fournirait du matériel pour qu'elle s'exerce. Ghaïta espère, elle veut y croire.

- Pardonne-moi Djina, mais les choses ne sont pas aussi

## PORTRAIT DE FEMME

simples. Il ne s'agit plus de savoir à qui appartient la toile ; moi, je veux savoir par qui et pourquoi elle a été peinte, pourquoi on l'a cachée ensuite ; je veux voir les autres toiles parce que je suis sûre qu'il en existe d'autres. Tu viens de me raconter beaucoup de choses que je savais plus ou moins, mais cela ne me suffit pas. Au contraire, je me pose encore plus de questions qu'avant.

Djina se radoucit ; visiblement, la gamine ment encore en affirmant qu'elle savait tout cela. En même temps, la tatoueuse se sent soulagée : personne ne pourra ainsi l'accuser d'avoir violé le secret du peintre, puisque la gamine prétend en savoir déjà long. Quelqu'un d'autre a dû parler. Momo ? Malgré son jeune âge, il est au courant de tous les ragots, de toutes les rumeurs. Qui d'autre ? Mais la femme ne prête guère attention aux multiples contradictions de Ghâïta. En cet instant, elle ne veut surtout pas perdre la face devant cette jeune effrontée. Elle l'aime bien et se soucie d'elle sans doute plus que sa mère et elle pense que ses sentiments doivent rester cachés sous une apparente sévérité, gage d'une protection un peu rude mais rassurante pour l'enfant. Elle s'empresse d'ajouter en guise de sévère mise en garde :

- Puisque tu le prends ainsi, cherche ma fille ! Mais tu risques de tomber de haut, crois-moi. Je t'aurais prévenue.

Ghâïta ne réplique pas, elle en a fait assez pour aujourd'hui et ne veut pas compromettre ses relations avec Djina. Soudain obéissante, elle attend que la matrone l'autorise à ranger son matériel et à partir. Elle sait qu'il faudra longtemps encore accepter les ordres de Djina, ceux de sa mère et la loi du silence imposée par les femmes de la casbah. Elle est prête à accepter tout cela mais ne veut pas être dupe, ni rester plus longtemps dans ces demi mensonges et ces demi

## À TIRE D'ELLES

vérités qui la rendront folle à la longue. A tout prendre, elle préfère la tyrannie de Momo, ses colères, ses cassettes de rap qui « lui donnent la rage », comme il dit et son insondable filouterie.

Le soir est tombé, le caïd remballé son installation en vociférant. Il fait les comptes sans oublier de prélever sa part sur les bénéfices de chacun.

- Pas formidable ! A part les tatouages de Ghaïta ! commente-t-il.

Ghaïta prend le chemin de la rue Jama'a d'un pas lent, perdue dans ses pensées. Hors de question de se laisser emboîter par Djina, elle veut la vérité, la vraie ! A mi-chemin, elle change brusquement d'avis. Pourquoi rentrer si tôt ? Fatima, sa mère ne sera pas là, occupée à servir le dîner chez le conservateur du palais des Oudayas. De toute façon, elle n'imagine pas un seul instant aborder avec elle les sujets qui la préoccupent. Même si elle est très attachée à sa mère, leurs rapports se limitent aux arrangements du quotidien ; Fatima garde toujours un silence absolu sur le passé. Elle ne met jamais les pieds chez le savetier dont elle a quitté le domicile lorsqu'elle a été embauchée dans la grande maison. C'est là que Ghaïta a été élevée ; le savetier ne lui a jamais prêté la moindre attention et la petite fille le lui rend bien.

Elle décide de passer par le jardin, celui de son enfance. A cette heure, juste avant la fermeture des grilles, les allées sont désertes et calmes, déjà plongées dans l'ombre. Elle connaît un passage pour en ressortir lorsque les grilles seront fermées. Le parfum des jasmins se fait plus lourd, se mêle à celui des genêts d'Espagne et des orangers.

La petite fille s'approche des ghaïtas ; les corolles en trom-

## PORTRAIT DE FEMME

pette tombent vers le sol, alanguies par les premières chaleurs, trop paresseuses pour se relever, des larmes blanches pendues aux branches. En les voyant de loin, il lui a toujours semblé que ces fleurs pleuraient. Plus petite, elle voulait leur raconter des histoires pour les consoler ; un jour, elle avait même accusé publiquement le pauvre Malik de les avoir maltraitées... Le jardinier avait eu toutes les peines du monde à l'en dissuader.

Elle reste persuadée qu'une immense tristesse les force à courber la tête depuis la nuit des temps et les préfère de près : les fleurs changent totalement d'aspect, perdent leur allure d'éternelles pleureuses pour laisser une impression de calme résignation et de beauté discrète. C'est l'endroit du jardin qu'elle préfère, à l'écart des grandes allées, le long du passage qui conduit au Café Maure. La terrasse est déserte, seul le vieux qaouaji erre encore entre les petites tables de bois bleu.

Ghâïta sursaute, une ombre près d'elle sort des buissons. C'est Malik, le jardinier des Oudayas. Elle le connaît depuis toujours, il l'a vue grandir.

- Fleur d'entre les fleurs ! Que nous vaut cette visite ? Tu te fais rare ces temps-ci. Tu sais pourtant qu'elles sont mille fois plus belles lorsque tu es là !

Elle accepte le compliment, qui, venant d'un autre que Malik, l'aurait jetée dans une colère terrible.

- Et toi ma belle, on te voit moins souvent, le henné bien sûr ... avec Djina ! Elle ne tarit pas d'éloges sur toi. Prends garde, elle est redoutable dès qu'on lui fait de l'ombre ...

Elle l'écoute, surprise que le vieil homme, toujours affairé dans son jardin et qui ne parle qu'aux arbres ou aux fleurs, soit ainsi au fait de ses activités sur la rampe.

- ... Il paraît même que tu fais de véritables chefs d'œu-

À TIRE D'ELLES

vre ! Normal, tu sais de qui tenir...

Ghaïta feint de ne pas avoir entendu et demande avec une candeur un peu forcée :

- Malik, pourquoi m'a-t-on appelée « Ghaïta » ? Je ne connais aucune autre fille qui porte ce prénom.

- Ah, chère enfant ! C'est à cause des fleurs, les plus belles du jardin, c'est tout simple !

- Mais pourquoi ne pas m'avoir appelée Yasmina ? ou Ouarda ? C'est plus courant.

- Oui, bien sûr...

Le jardinier s'interrompt. Dans l'ombre, Ghaïta sent qu'il devient sérieux et qu'il ne se laissera pas abuser par ses questions candides ; elle regrette déjà de ne pas lui avoir témoigné davantage de confiance en lui expliquant clairement ce qui la préoccupe. Elle ne supporterait pas de perdre son estime, mais il est trop tard. Malik a changé de ton et prend une voix grave :

- Ghaïta, écoute-moi bien. Je n'ai rien à t'apprendre que tu ne saches déjà d'une façon ou d'une autre. Ta mère garde le silence et c'est son droit. Djina raconte ce qu'elle veut selon son habitude ; elle n'était pas là à l'époque. Si tu passes ta vie à t'interroger sur ton passé, tu laisseras tout filer. Les ghaïtas sont penchées vers le sol, non pour rechercher leurs racines sous terre mais parce qu'elles y puisent leur beauté, cet épanouissement nonchalant qui fascine et envoûte. Prends exemple sur elles, épanouis-toi avec ce que Dieu t'a donné.

Ghaïta sourit tristement. Elle n'aurait pas dû tenter de jouer au plus fin avec lui, il est fâché et ses paroles sont sévères. Elle sait qu'elle les mérite. C'était bien mal le connaître que de croire qu'il allait se mettre à raconter comme Djina et elle l'a vexé. Sa réponse l'ébranle : n'est-elle pas la meilleure ?

PORTRAIT DE FEMME

Que ferait-elle d'autres histoires encore ? Malik a sans nul doute sa propre version des faits. Il travaille au jardin depuis quarante ans, a vu se nouer sous les branchages des centaines d'idylles, des milliers d'intrigues. Mais son principe est simple, un jardinier doit être aussi muet que son jardin, s'il parle trop, plus rien ne pousse. Il reprend d'une voix plus douce, comme lorsqu'elle était petite :

- Si tu veux une histoire, je peux t'en raconter une, celle des ghaïtas et de la lune rouge. Il était une fois...

- Non, je ne suis plus une gamine et puis, de toute façon, tu as raison, j'en sais suffisamment maintenant. Ce que je voudrais plus que tout, c'est voir les autres toiles, parce que je suis sûre qu'elles existent. Les femmes savent bien sûr, mais elles ne diront rien. Je me trompe ? Pour les voir, il faudrait qu'il revienne. Il avait dit qu'il reviendrait, n'est-ce pas Malik ? Il l'avait dit ?

Malik reprend d'une voix profonde et douce, sans sévérité cette fois, une voix qu'elle ne lui connaît pas, lui qui parle si peu.

- Il me l'a dit, ici même. C'était la veille de son départ. Il m'a dit aussi qu'il avait revu ta mère une dernière fois, qu'il aurait voulu rester pour elle mais qu'il devait partir à cause d'elle et de la casbah. Ses propos étaient confus, comme on en prononce le soir, tard, dans un jardin désert, éclairé par la lune. Je ne sais plus bien, c'est si loin ! Peut-être n'a-t-il rien dit après tout... Mais je suis certain qu'il est venu. Ou bien alors je confonds avec un autre, une autre année...

Ghaïta est au supplice mais ne veut pas l'interrompre. Il lui semble à son tour que les paroles du jardinier sont irréelles, qu'elles sortent de son imagination, des corolles en trompettes ou du parfum empoisonné des ghaïtas. Elle ne dis-

À TIRE D'ELLES

tingue pas Malik, il fait maintenant trop sombre sous les arbustes. Elle entend juste sa voix très chaude, lointaine :

- Les ghaïtas étaient en fleurs, cela j'en suis certain et la lune était pleine, comme ce soir, mais elle était énorme et rouge ! C'est si rare, rouge, comme un soleil au crépuscule ! ... Il avait fait chaud, très chaud dans la journée, comme aujourd'hui. J'avais dû arroser beaucoup dès que le soleil avait disparu derrière les remparts... Le peintre, je le revois : il était grand d'habitude, mais là, assis sur le muret, accablé de chagrin, il s'était tassé, anéanti par l'incompréhension des autres, par le scandale qu'il avait déclenché. Il a failli s'endormir à cause des parfums du jardin.

Pour combattre le sommeil, il m'a demandé de lui parler des ghaïtas ; il voulait tout savoir, comme pour penser à autre chose, rester éveillé jusqu'au petit jour, disait-il ... Oui, c'était forcément lui, c'est si rare quelqu'un qui s'intéresse aux ghaïtas, je n'ai pas pu oublier... Il y avait cette lune rouge, énorme, qui n'en finissait pas de percer les feuillages, de jeter des rayons ensanglantés... les corolles des ghaïtas devenaient rouges aussi par instants, puis s'éteignaient... lui abattu et moi qui racontais et racontais... Quand il est parti, la lune avait disparu depuis longtemps dans l'océan derrière les remparts, il était très tard ou très tôt, je ne sais plus. Des lunes rouges, il en vient si rarement, on ne peut pas les oublier, c'est toujours un signe...

Sa voix faiblit, devient murmure. Il se tait quelques instants, entend le souffle régulier de Ghaïta qui s'est endormie. Brusquement, la lune apparaît entre les remparts, déchire d'une lueur orangée les branches des arbres du jardin, glisse sur le visage de la fillette assoupie. Malik se fige, fasciné par ce qui se dessine à côté de lui : le visage de Ghaïta

PORTRAIT DE FEMME

est transfiguré, stylisé par l'ombre et les reflets ocres de la lune : ces joues au tracé si pur, ce nez droit et fin, ces yeux clos en amande... une petite tache plus foncée s'inscrit un instant sur son front puis disparaît aussitôt, l'ombre d'une feuille ou la crispation d'un rêve peut-être. La lune descend toujours vers l'océan en criblant les feuillages de rayons carmin. Avant de disparaître, dans un dernier éclair, Malik voit apparaître un visage de femme calme et pur, un portrait de femme qu'il connaît bien. Le visage s'éteint, Ghâïta se redresse, ensommeillée. Le jardinier reprend comme s'il ne s'était rien passé, il ajoute dans un souffle :

- Oui, il reviendra, Inch'Allah ! Il me l'a dit, il reviendra pour le portrait de femme.

